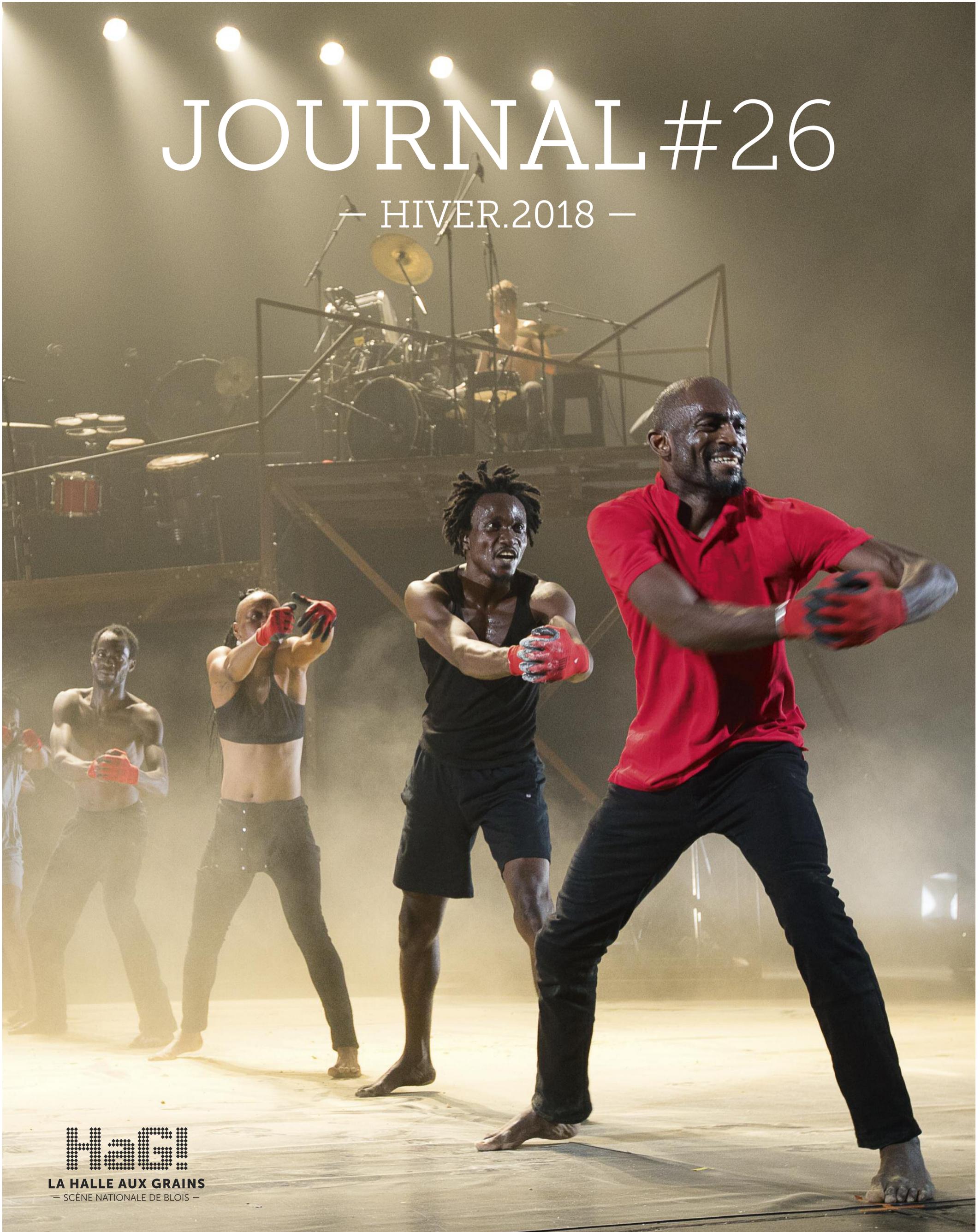


# JOURNAL #26

— HIVER.2018 —



**HALG**

LA HALLE AUX GRAINS  
— SCÈNE NATIONALE DE BLOIS —



© EMMANUEL BOURGEOU

# UNE INCROYABLE MACHINATION

*Tout part d'une trace de vie non identifiée, découverte tout près de la Halle aux grains. Le reste relève de l'extra scientifique. Rencontre avec François Delarozière, grand ordonnateur de cette conférence troublante, héritière de Jules Verne ou de Léonard de Vinci.*

Là, tout de suite, non, il ne retrouve pas l'article en question. François Delarozière l'avait pourtant sous la main, cette contribution scientifique publiée par la prestigieuse revue américaine *Science*, qu'il faut absolument prononcer « saïanse » pour que chacun comprenne que la nouvelle est de portée internationale. L'équipe de chercheurs a justement œuvré dans la région de Blois, discrètement, sur la piste de traces d'ADN le long de la Loire, dans le centre ville, voire dans d'autres quartiers, entre Cabochon et Tuileries sans doute, des Hautes-Granges à Bas-Rivière, jusqu'à Chambon-sur-Cisse et Saint-Gervais la Forêt peut-être. Auprès de la Halle aux grains, c'est certain, un organisme vivant absent des nomenclatures a été repéré. « *Une ancienne espèce, mais nouvelle pour la science, probablement vivante ou hybride...* » confie François Delarozière, grand spécialiste des êtres vivants mécaniques. Metteur en scène et montreur d'animaux fantastiques géants, il est le grand ordonnateur de cette conférence « *extra scientifique* » sur cette forme de vie inconnue. « *Ce n'est pas un spectacle à proprement parler, c'est plus un... comment dire, une présentation, un laboratoire ouvert au public et qui mobilise sept chercheurs* ». Les techniques de cryogénéisation sont mises au service de leur discipline

transversale, l'archéologie moléculaire, qu'on sentirait presque nimbée des vapeurs d'un cabinet d'alchimistes contemporains.

Issu des beaux-arts de Marseille, François Delarozière commence par créer une machine-peintre fonctionnant au hasard. Puis conçoit les marionnettes géantes et gros objets de la troupe de rue Royal de Luxe. Plusieurs géants lui doivent la vie, le regard romantique et la tendresse de mouvements lents dominant des foules ébahies, la tête à hauteur de genoux de ces grands personnages nonchalants, déambulants, si attachants.

En 1999 il crée la compagnie La Machine. A partir de 2007, l'Éléphant, mécanique de bois sculpté, de cuir et de vérins hydrauliques, s'installe dans la ville de Nantes. Les monstres fantasmagoriques du Carrousel des mondes marins suivent. Les créations de la compagnie, en même temps, investissent l'espace public en Europe et en Amérique du sud, en Chine, au Japon. Les arts de la rue, sans paroles à traduire, favorisent ces voyages extraordinaires sur la planète. « *Parce qu'on est les seuls au monde à faire ça, même si l'occupation de l'espace public (qui n'existe quasiment pas au Japon ou aux États-Unis) ça nous freine plus que ça nous*

*sert, compliqué par les autorisations administratives, les questions de sécurité. Heureusement on a de la bouteille, une certaine reconnaissance. Et des juristes...* »

L'artiste travaille toujours à partir de gravures, de films, de lectures d'ouvrages spécialisés, de visites au zoo. « *Une oreille d'éléphant, c'est à la fois rigide et souple* ». Il lui faut donc la voir bouger pour bien l'appréhender.

Son inspiration doit finalement peu à Jules Verne même s'il travaille à Nantes où l'écrivain est né. Même si les imagiers des aventures extraordinaires de Jules Verne rejoignent l'esthétique des machines de François Delarozière. Même s'il adore la littérature d'anticipation vernienne, imprégnée des dernières découvertes de son époque. Il se sentirait plus en phase avec un Léonard de Vinci et ses dessins de machines, ou un Gaudi qui intègre les structures végétales dans son architecture baroque à Barcelone. Un clin d'œil au surréalisme ? Pas vraiment. « *On pense plutôt nos interventions comme des perturbations de la réalité, des incursions dans la ville, presque des sortes de provocations pataphysiques* ». Il pourrait se réclamer du mouvement steampunk, cette veine littéraire, graphique et cinématographique qui situe au futur antérieur une

euphorie des machines à vapeur et des débuts de l'industrie triomphante. Mais non. « *Le steampunk est trop orienté vers un assemblage d'esthétiques, en surface. Je fais l'inverse : je pars de l'observation de la nature, squelette, mouvement, comportement, particularités biologiques, et j'en fais une machine, une architecture vivante. L'inverse d'un robot, finalement. Un peu comme au début du siècle dernier, quand pour nourrir leurs imaginaires, les écrivains observaient le monde vivant et les toutes dernières avancées de la science. Avec la compagnie, on crée un nouvel ordre biogico-mécanique qui permet au public de l'apprivoiser.* »

Son cheval dragon créé à Pékin en 2014 est actionné par 17 personnes, à vue. Mais qui manipule donc cette mystérieuse forme de vie découverte à Blois et absente des nomenclatures ?

.....  
**UNE NOUVELLE FORME DE VIE NON RÉPERTORIÉE**  
 JEUDI 25, VENDREDI 26,  
 SAMEDI 27 JANVIER 2018. 20H30  
 HALLE AUX GRAINS



© CHRISTOPHE PÉAN

# LA RAGE DE CONSTRUIRE

*Ce spectacle du chorégraphe DeLaVallet Bidiefono rend hommage à la construction, par des danseurs eux-mêmes, d'un lieu de création et de formation à Brazzaville.*

Sur scène, on sent aussitôt vibrer les fondations d'un plateau de danse, pourtant bien ancré à huit mille kilomètres de là. C'est le prodige de ce spectacle qui témoigne, à sa manière, du geste incroyable de danseurs congolais qui se sont fait bâtisseurs. Face au dénuement d'une création culturelle pratiquement sans aucune aide publique, ils ont dû construire de leurs propres mains un centre de création et de formation chorégraphique. Unique lieu indépendant au Congo. Les fondations ont été coulées sur un bout de terrain acheté à 17 km du centre de Brazzaville par le danseur et chorégraphe DeLaVallet Bidiefono. « *Le quartier a été détruit par la guerre, en 1998, explique-t-il. Les gens ont fui leurs maisons dévastées, et puis après quatre ans dans la forêt, sont revenus prendre de la terre pour faire des briques, reconstruire leurs propres habitations, refaire leur vie... Comme un phœnix renaissant de ses cendres.* »

Quand DeLaVallet est parti de sa ville natale de Pointe Noire en 1999 pour rejoindre la capitale Brazzaville et commencer sa carrière de danseur, la guerre faisait encore rage : « *ça tirait de partout, des gens détruisaient les maisons, des pillards les dépouillaient. Ma mère m'a dit : « Va à Brazza, mais vas-y pour construire, pas pour détruire... »*

Seize ans plus tard, il est devenu un artiste reconnu sur les scènes européennes mais n'a pas oublié Brazza et les artistes pris par cette urgence vitale de créer sans rien ou presque. Et il a suivi le conseil de sa mère. Il a construit, et l'espace Banning'art est inauguré en décembre 1995. Au bord du tapis de danse, une bordure de cailloux révèle les dessous de la dalle de béton juste avant la terre battue, un peu d'herbe, des pavés. « *Ici, les gens n'avaient jamais vu un spectacle, et n'avaient aucune idée de ce que pouvait être la danse contemporaine.* » L'installation est minimale. Un préau couvre la scène de dix mètres par dix, deux petites maisons restaurées accueillent les équipes en résidence, un petit bar abruve les soirées. Outre les cours et ateliers de danse dispensés gratuitement, on y projette parfois des films, les mercredis les enfants du quartier viennent lire et tous les mois de décembre accueillent des spectacles du Festival Mantsina, composé par le grand complice de DeLaVallet, le metteur en scène et comédien Dieudonné Niangouna.

Quand un bâtiment neuf sort de terre, groupes immobiliers, architectes, entreprises du BTP réalisent souvent une vidéo de promotion. DeLaVallet Bidiefono a quant à lui mis en mouvement des danseurs pour raconter ce travail. Comme un témoignage, un appel, un cri, un grand élan. « *Toutes les créations, je les commence à Brazza devant le public du quartier, le chef de village, les voisins. Et pour ce spectacle, j'avais envie de déplacer cet espace ; mais c'est quand même lourd, ce plateau, tout seul je n'aurais pas réussi à lui faire traverser le Sahara, la Méditerranée.* » Dix danseurs, deux batteurs, un guitariste, une comédienne performeuse s'y attellent avec une rage communicative, souriante et puissante. Une partie travaille déjà avec la compagnie Banning'art et d'autres ont accompagné depuis dix ans la maturation de ce rêve d'espace : « *Des gens avec qui on parlait de ce projet de lieu, qui ont donné des idées, et tout le monde était très excité à l'idée de commencer cette création.* »

Le spectacle porte une énergie virulente, vitale : « *« Il y a de la rage parce que ce qu'on a fait, on n'aurait pas dû le faire. Je veux dire, ce n'est normalement pas à nous les artistes, de construire un tel lieu. Ce devrait être l'État... Ça nous a demandé beaucoup d'énergie. La construction n'a pas été faite par des gens du métier, maçons, menuisiers, électriciens, mais par des danseurs ! C'est un geste d'espoir, de résistance, de construction positive, à contrario de constructions parfois négatives comme le mur entre le Mexique et les Etats-Unis, ou le mur de Berlin qui a fini par tomber. Et puis la danse, c'est un art qui ouvre à l'éducation, la politique, la société... »*

Ce spectacle rend compte de l'urgence du chantier, de la dalle que le soleil doit venir sécher, de la détermination des pelles et des danseurs bâtisseurs. Rien à voir avec un projet doté d'un financement, de profits escomptés, d'un business plan : « *Il n'y a pas de subvention d'État. On s'autogère, grâce à nos économies personnelles, un peu de ce que rapportent les tournées de la compagnie en France. C'est un lieu pour la rencontre, le geste, les essoufflements, les chutes, les risques, la respiration, la transpiration.* » Et manifestement pour l'inspiration.

**MONSTRES, ON NE DANSE PAS POUR RIEN**  
MARDI 6 FÉVRIER 2018. 20H30  
HALLE AUX GRAINS



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

# LA HALLE AUX JEUNES

**Une soirée dédiée à la jeunesse au cours de laquelle vous assisterez à la présentation des spectacles et travaux des étudiants (atelier théâtre étudiants de Blois, théâtre universitaire de Tours, conservatoire de Blois-agglomération, Estacom-parcours Étïc, INSA-cursus musique études).**

## SOIRÉE SUIVIE DE : LIGHT SPIRIT

CONÇU ET SCENOGRAPHIÉ PAR ÉRIC MASSÉ

L'esprit des Lumières, en particulier celui de Voltaire et celui de Sade résonnent fortement dans notre société de confrontation brutale du politique et du religieux, de la justice et de l'arbitraire, des désirs et libertés contre le retour de l'ordre moral. Cette performance théâtrale et musicale est née de ce constat et d'un désir de résistance, par le plateau et le verbe. Une création sous la forme d'une joyeuse battle entre deux « poètes slameurs-gladiateurs ». Leur arme commune : le mot qui fait mouche !

Éric Massé est comédien et metteur en scène. Avec Angélique Clairand il a créé la Compagnie des Lumas, où tous deux développent, depuis 2000, un théâtre en prise directe avec la réalité sociale, souvent alimenté par un travail d'enquête et d'immersion. La Halle aux Grains a présenté ses spectacles *Femme verticale* en 2013 et *Malentendus, l'enfant inexact* en 2016.

JEUDI 1<sup>ER</sup> FÉVRIER 2018. 19H00  
HALLE AUX GRAINS. ENTRÉE LIBRE SUR RÉSERVATION



© NICOLAS JOUBARD

# PAROLE DONNEUR

*Il se donne et donne à entendre des rasades de mots qu'on retrouve au mur, souligné par une guitare nonchalante. Avec Chunky charcoal, le trio mené par Sébastien Barrier, se fait bonimenteur à la criée.*

Joues creuses, voix grave haut débit, forte tête hirsute, Sébastien Barrier mène au micro la danse des mots. À la guitare électrique, Nicolas Lafourest baigne cette danse de riffs et de lignes mélodiques nonchalantes. Des lignes qui tracent leur sillage en se frottant au texte, exacerbant la sensibilité des mots, les portant vers le grave ou la mélancolie, ajoutant une couche vivante de poésie. En même temps, Benoît Bonnemaison-Fitte appose son écriture foisonnante en direct, reprend au vol des mots qui fusent, au feutre noir griffant une feuille de papier de neuf mètres sur trois. Schémas, arborescences, lignes et ratures, mots fléchés, brinqueballés. L'écriture est nerveuse et offre, progressivement un nouveau paysage de textes livré par bribes, où les voisinages fortuits écrivent autre chose. Le fond de scène se fait nuage de mots, et assemblages à lire dans ses déformations, multipliant à l'infini les lectures possibles.

« Où il est question de perte, de ce que nous pouvons, craignons, risquons de perdre, de ce que nous avons déjà perdu, de ce que nous perdons, de tout ce que nous perdrons. Où il est question de se perdre, pour, parfois, se retrouver. De labyrinthe, de cheminement, de hasard voire d'accident. Où il est aussi question de perte, d'addictions, de planètes. Nos addictions sont des planètes », dit Sébastien Barrier.

Son spectacle tient de la performance poétique sonore, et du talking blues frappé par une urgence aussi rageuse que jubilatoire. L'art de la déclamation s'y marie au flot du bonimenteur, voire d'une certaine forme de flow si on se réfère au slam ou au hip-hop. S'il y avait quelque chose du préche, ou d'une « messe païenne » comme il dit, ce serait sans doute une célébration d'un

présent dénué de liturgie. C'est en tous cas une performance à trois, parole dansante, écriture murale, mélodies en riffs de guitare. Sur scène, le trio se répond, s'écoute, souligne une mélodie de phrases, virgule cette matière, met des accents aigus et pointe le jaillissement, ajoute des accents graves.

Chacun à leur manière, les trois comparses font l'inventaire de tout ce qui se perd ou de ce qu'on pourrait bien perdre si on n'y prenait garde. C'est un peu comme on fait une liste de courses qu'on perdrait en route. Et pourtant, guidés par ce funambulisme de la parole et du son, on ne s'égare jamais, dans ce labyrinthe d'obsessions combustibles, lâchées à la criée comme les nouvelles jetées sur le boulevard par les crieurs de journaux. Chemin faisant, on croiera des marins pêcheurs, la mer à boire, le large à prendre, la barque du passeur. Et plus loin, la veillée funèbre d'une bistrotière et un ancien maître-nageur, un coup au plexus, des mots-cicatrices, le chaud des amitiés. Les divagations à la folie douce et si chaleureuse mènent aussi à l'écrivain Georges Perros, et à l'Aurignacien, figure du paléolithique et grand graffeur de grottes. Sébastien Barrier parle. Parle de lui-même, de son chat Wee Wee, roux et blanc, flegmatique acrobate complice et libre et sans doute un peu alchimiste. Le réel bouscule la fiction, à moins que ce ne soit le contraire. Ce sens de la tchatte et de la voix vibrante, ce talent de conteur tambourinaire et de raconteur fantastique, c'est sa marque de fabrique.

Au pied de la lettre, au pied du mur, Sébastien Barrier se prend lui-même au mot. Le pluriel aidant, c'est même aux mots qu'il se prend. Et il ne les mâche pas. Il nous en

touche deux mots, et remet ça illico parce que deux c'est bien trop peu pour un escogriffe enivré de déclamations. Il décline ses mots de passe, passe aux suivants, refuse tout mot d'ordre. L'ordre ne semble pas son trait de caractère. Sébastien Barrier ne manque ni de trait ni de caractère. Ses tirades, il les vide d'un trait, goulument, comme pour se saouler de mots, en hommage à son précédent spectacle hors gabarit, *Savoir enfin qui nous buvons*, cinq heures mémorables vouées à l'alcool et à la digression et toujours à la parole enivrante (accueilli à Blois en mars 2016).

*Peut-être parce que mes parents étaient des "écoutants" – mon père, ma mère infirmière – et que j'ai eu l'impression, enfant, qu'ils écoutaient la terre entière, sauf moi », sourit-il. « J'ai été un grand bavard très tôt, limite bègue. Adolescent, on ne comprenait pas ce que je disais, raconte-t-il – et quand il le raconte, les mots se bousculent, se précipitent. Quand je parlais, ça formait une bouillie de mots. Je parlais beaucoup trop vite, je crois qu'on appelle ça du sébèlement.*

**CHUNKY CHARCOAL**  
VENDREDI 16 FÉVRIER 2018. 20H30  
HALLE AUX GRAINS



© DR

## STAGE THÉÂTRE

Dirigé par Sophie Guibard et Émilien Diard-Detœuf  
Théâtre derrière le monde

En partant du roman de Stendhal *La Chartreuse de Parme* (leur prochaine création) aux multiples registres, vous découvrirez comment transformer le chapitre d'une histoire en grande scène de théâtre !

SAMEDI 10 FÉVRIER 2018 : 14H30 > 18H30  
DIMANCHE 11 FÉVRIER 2018 : 10H > 17H  
THÉÂTRE NICOLAS PESKINEE

RÉSERVEZ SUR [WWW.HALLEAUXGRAINS.COM](http://WWW.HALLEAUXGRAINS.COM)  
TARIFS : 30€/18€ (-27 ANS)



## PENSEZ À LA CARTE CADEAU TOUTE L'ANNÉE !

N'attendez pas les fêtes, les soldes ou une occasion particulière pour faire plaisir ; faites un cadeau original : offrez des spectacles !

Créditez une carte cadeau du montant que vous souhaitez, celle-ci est valable un an à compter de la date d'achat ! Achetez-la à l'accueil, en ligne, ou par téléphone et recevez-la à l'adresse de votre choix.

T. 02 54 90 44 00 / [WWW.HALLEAUXGRAINS.COM](http://WWW.HALLEAUXGRAINS.COM)

[www.halleauxgrains.com](http://www.halleauxgrains.com) / T. 02 54 90 44 00

LA HALLE AUX GRAINS – SCÈNE NATIONALE DE BLOIS – 2 PLACE JEAN JAURÈS – 41 000 BLOIS  
HaG#26. Journal édité par la Halle aux grains scène nationale de Blois  
Directrice de publication : Catherine Bizouarn – Coordination générale : Sandrine Lhuillier – Textes : Nicolas de La Casinière / Sandrine Lhuillier  
En couverture : MONSTRES © CHRISTOPHE PEANT – Maquette : Anima Productions / Imprimé par Rollin Imprimeur  
N° de licences : 1-1051618 / 2-1051619 / 3-1051620

